

remettre dans le droit chemin, n'était-ce pas maintenant qu'il fallait lui donner une leçon, maintenant et non plus tard ?...

— Non, dit-elle, ce que tu demandes n'est pas possible ; il faut nous séparer. D'ailleurs, comment pourrions-nous faire autrement ? Gagner notre vie en restant ensemble en cette saison, ici, ce n'est pas possible. Tu ne sais pas ce dont je suis capable pour toi, pour te donner confiance, pour racheter en partie le passé. Il y a toujours dans les Pyrénées quelque Anglais épris des choses impraticables. Je vais partir à la recherche d'un de ces fous, j'en trouverai, sois-en certaine, et je gagnerai une grosse somme à lui faire faire quelque ascension dangereuse que nul autre que moi ne voudrait tenter.

— Cette idée elle-même, dit la jeune femme, est une folie. D'abord trouveras-tu l'Anglais, et ensuite n'est-ce pas hasarder ta vie et la sienne que d'aller sur les sommets dans cette saison ?

— Oh ! ma vie... fit le guide avec un profond dédain, pour ce qu'elle vaut et pour ce qu'elle est utile !... Lise ne protesta pas. Elle se contenta de répondre :

— Ce n'est pas de cette façon que tu peux racheter le passé et assurer l'avenir. Une excursion peut te rapporter de l'argent, c'est vrai, mais quand elle sera finie et en attendant que tu en retrouves une autre, ce sera de nouveau le désœuvrement, l'oisiveté, la tentation de revenir à ces réunions malsaines et dangereuses, où si facilement le jeu te reprendra. Non, non, encore une fois, ce que je veux pour toi, c'est une occupation continuelle, régulière, qui te prenne tout ton temps et qui ne te laisse pas de loisirs. Moi-même, j'en chercherai une semblable... Et lorsque, dans quelques années, nous aurons de nouveau réuni quelques ressources, si tu as tenu tes promesses, si tu as résisté à la tentation et si tu me les proves en m'apportant tes économies, nous reprendrons la vie commune, et nous essaierons de nous sortir d'affaire en entreprenant quelque chose.

Et comme il ouvrait la bouche :

— Ne me réponds pas, dit-elle, n'insiste pas. Dans ce moment-ci toute discussion m'est horriblement pénible. Je n'ai pas, je n'ai plus confiance en toi !... Elle montra le berceau d'un geste navré et ajouta :

— Cette dernière blessure est trop profonde, il faut que le temps la cicatrise un peu.

Elle revint vers le pauvre petit cadavre, reprit la place qu'elle occupait avant l'arrivée de Jean-Marie, la tête pareillement appuyée à l'oreiller de la petite morte, et elle recommença à pleurer silencieusement. Cette douleur, sous laquelle on sentait à la fois un désespoir et une volonté aussi implacables l'un que l'autre, avait troublé profondément Jean-Marie. Longtemps il avait aimé Lise Ferras sans oser le lui dire, avec une timidité qui l'eût certainement empêché jamais de se déclarer si certains événements ne se fussent produits. Mlle Ferras, en effet fille d'un capitaine de douanes en retraite et apparentée à tout ce que Luchon possédait de mieux, était par son éducation, son milieu et ses habitudes, bien au-dessus de lui, pauvre guide sans le sou et fils de paysans extrêmement misérables. Mais un jour le maître chez lequel il était employé attrapa une fluxion de poitrine. Jean-Marie le soigna avec un dévouement de fils. Ses soins n'empêchèrent pas le brave homme de mourir, mais comme il n'avait pas de famille, il récompensa Jean-Marie de son affection en lui laissant tout ce qu'il avait. Du jour au lendemain, Jean-Marie devint M. Escaméla, gros comme le bras. Il eut dans ses remises les plus beaux landaus de Luchon, dans ses écuries les chevaux les meilleurs et il se trouva à la tête d'une bonne et solide petite maison, sans compter l'argent gagné dont il hérita également. Lise Ferras était pauvre. Il n'y avait pour vivre chez le vieux capitaine que la retraite qui devait s'éteindre avec lui. Dans ces conditions, Jean-Marie osa prier un des hommes les plus considérables de la petite ville de se présenter à la maison des Ferras et de demander la main de la jeune fille. Celle-ci n'avait pas été depuis longtemps sans remarquer ce beau garçon, au teint mat, à l'œil brillant, et qui, le fouet des guides, flanqué en sautoir, caracolait sur le fin cheval de Tarbes quand il passait devant elle. Il n'avait jamais osé lui parler, c'est vrai, mais ses yeux, sous son large béret avancé, n'avaient-ils pas eu une éloquence à laquelle elle ne s'était jamais trompée ? Lise ne se fit pas prier longtemps pour dire oui à l'ambassadeur que Jean-Marie envoyait. Il n'en fut pas de même du capitaine Ferras. C'est que Escaméla avait, dit-on, une passion terrible : Il était joueur.

— Quand je n'avais pas le sou, répondit le jeune homme à celui qui lui rapportait l'observation de son futur beau-père, c'est possible. Je cherchais à augmenter le peu que je possédais ; mais à présent que j'ai une fortune à moi, on verra si jamais je touche une carte.